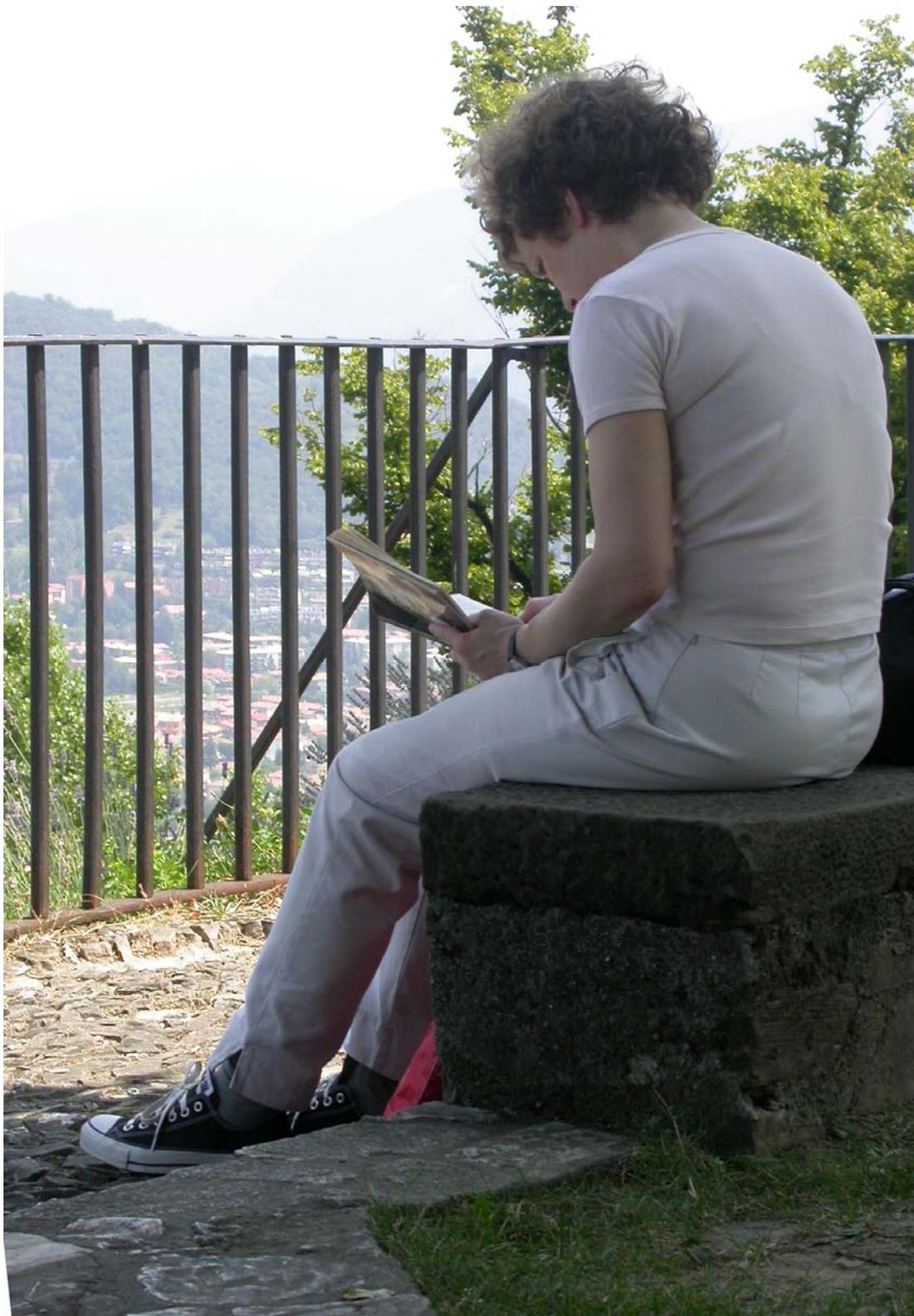


Une première promenade à Bergamo – 2006 –

Première uniquement en fonction des souvenirs photographiques qu'il nous en reste, tous les précédents ayant été égarés, perdus, massacrés d'une manière ou d'une autre par des problèmes informatiques.

Il s'agit en cette première de monter sur la colline S. Vigilio d'où l'on pourra contempler la ville. Passons déjà la monumentale porte de S. Alexandro Bergomi Patrono.





Du terme du funiculaire, nous avons gagné à pied le point culminant de la colline S. Vigilio sur laquelle se trouve le Castello de ce nom, vaste construction en apparence à moitié arasée. Une jeune fille lit. Elle est belle dans sa simplicité vestimentaire.



De cet endroit ou des environs, la vue sur la vieille ville est absolument superbe (photo tirée de *Bergame pas à pas*, édition de 1979, ouvrage indispensable pour qui veut visiter un peu systématiquement cette cité extraordinaire, avec une telle diversité et une telle profusion de richesses culturelles, que votre raison en vacille !)



Nous redescendons à la vieille ville par une rue très en pente. Des villas bourgeoises occupent tout l'espace. Celle-ci en est une, construite au début du XXe siècle probablement.



Au pied de la colline, une église dont nous ne savons le nom. La beauté des toits de tuiles romaines reste toujours fascinante. Elle fait souvent le charme de la plupart des cités italiennes.



Il n'y a naturellement pas que les églises !



La vie n'est pas aussi facile pour tout le monde.



Via B. Colleoni ou Via Gombito, là où passent des milliers de personnes par jour, à deux pas, visible, un jardin, tranquille, à l'air presque abandonné et que surveille le clocher vétuste d'une ancienne église.



Ces rues hautes et étroites où passent les foules.



D'autres rues adjacentes où la méfiance règne !



Avec un arrêt tout de même au niveau de la Piazza Vecchia pour admirer une nouvelle fois le fabuleux Palazzo della Ragione, de style vénitien.





Et dernier coup d'œil en cette promenade sur l'une de ces belles portes anciennes dont la qualité dénote assurément les prétentions du propriétaire. On n'était pas tous pauvre, à Bergamo !

Berghem – premier chant -

Introduction

Une ville parmi tant d'autres, un attrait pour elle de ce qu'elle soit construite sur des collines et par cela même échappe un peu à l'industrialisation galopante des plaines, et demeure, de par sa position dominante, stable désormais dans sa distribution, hors du temps. La circulation y est apparemment limitée. On peut marcher dans beaucoup de ces petites rues de l'ancienne cité sans crainte de se faire bousculer. Certes, le tourisme a envahi la ville, qui a fait fuir vers le bas les commerçants les moins aisés et incapables désormais d'assumer les charges de leurs immeubles dont la valeur a décuplé. Certes il y a de l'authenticité qui s'en est allée au fil des ans pour ne plus guère laisser qu'un système de rapports tous azimuts où le rêve tient la place congrue.

C'est pourquoi, dans ce voyage, en plus de ne s'attarder que sur le romantique, nous sommes allé piocher dans des ouvrages d'il y a bientôt, par l'ambiance tout au moins, cinquante ans qui nous ouvrent les portes, mais alors un maximum, battants rabattus contre les murs extérieurs, sur un monde encore traditionnel où vous devinez sans peine l'influence tenace d'un lointain passé. Le grand souffle des mises au rencart de l'essentiel d'une manière de vivre n'a pas encore passé par là. On ne s'y attend peut-être même pas. On poursuit dans une vie certainement difficile, n'embellissons, mais emplie de certitudes.

Nous tenons le photographe Pepi Merisio pour un génie. Et les trois ouvrages « Terra di Bergamo », édités en 1969 par la Banca Popolare di Bergamo, textes de Luigi Chiodi en lesquels nous avons il est vrai quelque peine à pénétrer, pour un chef-d'œuvre, genre d'anthologie, ou plutôt d'encyclopédie de la vie de cette région il y aura bientôt un demi-siècle.

Cet ouvrage en trois volets, sera pour nous et à perpétuité une source inouïe d'inspiration. Ce n'est pas un ouvrage tout à fait comme les autres, un parmi tant d'autres, c'est une tranche de vie, et l'ouvrir c'est automatiquement retrouver cette époque, plus que cela, toutes les époques, car on sent les liens très forts qui attachent ces années soixante aux antérieures. Nous ne découvrirons pas là des ambiances de guerre, politiques, fascistes, toute cette tourbe que le pays trop longtemps a connue. Mais il n'était pas dans l'ordre des choses que ces gens-là, ne restent trop longtemps dans un climat si dépressif, qu'ils aient choisi comme seul mode de vie possible une mentalité criminelle. Certes des hommes ne pensent jamais qu'à vous encadrer les autres, et de la manière que eux ils le veulent, mais l'ensemble d'une population, peu à peu, revient à des valeurs traditionnelles et familiales qui rejettent, nous l'espérons tout au moins, ce néant des absolutismes.

Loin de nous donc ces éclaboussures. Il faut revenir à du solide. Pas forcément gai, on s'en rendra compte plus loin, ni même toujours digne d'admiration. C'est la vie, où dans le fond, c'est la constatation qu'il nous faut

faire, on n'aime pas à ce que l'homme pense par lui-même, et surtout aille sans cesse sur le chemin que lui aurait choisi, et qui n'est pas forcément celui des autres. On veut, d'une manière ou d'une autre, parfois lourde, parfois légère, l'encadrer, lui tracer des signes, lui indiquer la voie. C'est en quelque sorte, au niveau de la société, comme un homme qui, lorsqu'il reste à la maison, n'a rien à dire, et surtout pas question vestimentaire, tandis que sa femme se charge de lui acheter la totalité de ses habits, choisissant la coupe de ses chemises, la longueur de ses pantalons et si ceux-ci, tonnerre, méritent encore des poches ! Vous voyez le genre.

Faire un beau voyage, à partir de ses souvenirs et de ses constatations, mais ici surtout en compagnie de Pepi Merisio que nous voudrions tant connaître, mais vit-il encore, c'est quelque chose qui compte. Et le fait que celui-ci probablement ne sera jamais connu de personne, une fois de plus, mon Dieu pourquoi faut-il avoir si peur d'exprimer sa pensée tandis qu'elle n'est, ce nous semble, pas corrompue ?

Cette éternelle peur, viscérale, de déranger une population prude et revêche, pour qui la religion ne doit pas être touchée, si peu que ce soit, elle bondit quand tu dis deux mots de travers du Seigneur, comme s'il ne pouvait pas se défendre lui-même, c'est risible, et s'offusque d'un mot de sexe, comme au bon vieux temps où l'on nous faisait croire que les enfants naissaient dans les choux, qu'ils étaient originaires des brouillards du Rhône, mon Dieu ce que l'image est belle, mais que plus souvent encore c'étaient les cigognes qui vous les apportaient dans un grand linge qu'elles s'étaient noué autour du bec. La tradition demeure, puisqu'une immense cigogne, ces jours-ci, est adossée à la façade orientale de la cure de l'Abbaye !

Ne dérangez pas ceux qui dorment, ils ne vous le pardonneront jamais. Je n'irai donc pas les réveiller et une fois de plus resterai très sage chez moi, en mon village et en mes écritures.

En août 2006

Berghem

L'immensité des murs de soutien de l'ancienne ville vous surprend et vous fait imaginer ces décennies qu'il a fallu pour les monter, mais aussi auparavant pour tailler les pierres quelque part dans les carrières de la région. Ils furent ainsi des centaines voire des milliers, qui taillaient la pierre, qui la charriaient, qui l'entassaient. Mais tout autant qui remuaient le terrain. Ils étaient là, sous la pluie ou sous le soleil, à suffoquer l'été, car alors la pierre est chaude, presque brûlante. Ils construisaient, ils participaient à l'édification d'une grande œuvre. Mais pour qui, pour quoi ? Le savaient-ils eux-mêmes ? En histoire on parle des maîtres vénitiens, si loin géographiquement, et pourtant si proches dans leur volonté absolue. Ce sont eux les maîtres et qui commandent. Ainsi non

seulement ils possèdent une ville parmi les plus belles du monde sur laquelle quelques familles règnent sans partage, mais en plus ils veulent, par souci de ravitaillement de tous ordres et par sensibilité aux axes d'acheminement essentiels, posséder des terres, et même des régions entières, sur le continent, et par conséquent viennent jusqu'ici, au pied des Alpes, déjà bien loin de chez eux où ils restent insulaires et navigateurs et dont le tempérament de leurs administrés presque montagnards, refermés sur eux-mêmes plutôt qu'ouvert au monde ainsi qu'ils le sont quant à eux, les intrigue. Ils ne sont pas sur la même ligne. Ils diffèrent totalement. Ils ne se comprennent pas, d'où ces tensions incessantes.

Des hommes uniquement pour faire ces travaux sans qu'on ne puisse en voir le bout, jamais. Car si une muraille ou un mur de soutien est achevé, on sait trop bien que dans cinquante ou cent ans, on recommencera, tout au moins qu'on modifiera d'une manière ou d'une autre l'ensemble pour en déplacer certaines, pour en rehausser d'autres. Et leurs familles, à ces mille travailleurs, où se trouvaient-elles, et que mangeaient-elles ? Buvait-on du vin à midi, pour s'exciter un peu et trouver, la première heure après le repas tout au moins, cette excitation factice qui te fait croire à un semblant de bonheur malgré la peine que tu auras sous le grand soleil ?

C'est dingue. Ainsi tu tailles ou tu mets en place par une chaleur d'étuve, tu transpires à dégouliner, et tu arrives encore à croire en la vie et en sa beauté. A cause d'une femme que tu retrouveras ce soir quelque part, on le suppose. Mais ne s'agit-il pas plutôt d'une rapide copulation, juste accomplir un besoin, non pas primordial, mon Dieu, on préfère encore largement boire et manger, néanmoins prenant, que d'une romance où l'amour a sa place ? Est-ce donc cela, ce désir que tu sauras assouvir bientôt, qui te donne ce léger sourire, tandis que tu es là, parmi les collines, et que tu entasses, à grand renfort de leviers, de poulies, d'instruments dont on ne sait aujourd'hui plus l'usage, et de l'aide de tous les autres, des centaines de tes semblables qui t'accompagnent pour mener à bien ce grand œuvre.

Une muraille, presque celle de Chine, de la pierre solide, de la pierre glacée l'hiver, chaude l'été. Un peu jaune. Belle. Dure. Inhumaine parfois. Mais aussi, justement quand tu as bu ton coup à midi, presque amie. Ta pierre. Elle résistera au temps. Elle affrontera les siècles. Un jour, ils viendront, les poètes qui pourront la voir telle qu'elle se présente. Et qui sauront aussi reconnaître l'effort de ceux qui l'ont entassée.

Cette muraille, un peu la tienne, avec des routes qui l'entrecoupent, des chemins, des portes. Avec des bornes, des chaînes. Avec le paysage que l'on voit d'ici, les autres collines, la plaine, la plaine immense sur laquelle tu irais des jours et des jours, il te semble, sans jamais en voir le bout. Une brume est là, flottante, qui t'empêche de voir les montagnes qu'il y a de l'autre côté et qu'on appelle les Apennins, tandis que si tu te mets face au nord, tu découvres ces Préalpes bergamasques fourmillant de vallées diverses. Elles sont à deux

pas. Mais toi tu n'es pas de l'une d'entre elles, toi tu es de la ville et tu habites une baraque ordinaire dans l'endroit le moins favorisé, toi et puis ces centaines d'autres de tes pareils. Les nobles, les familles riches, les politiques, tous commanditaires, ils ont déjà occupé les bons coins. Ils ont fait des belles maisons que toi encore tu as montées. Tu ne sais faire que ça, travailler, t'user le corps, les mains, le dos, la peau, boire, transpirer. Rêver aussi. Beaucoup. Tu le fais surtout à propos de l'utilité ou de l'inutilité de ce que tu accomplis jour après jour. Mais aussi quand même tu apprécies le beau, et ces murailles que tu montes et qui prennent forme et que maintenant tu as sous les yeux, presque achevées, elles sont belles. Elles dureront éternellement. Elles feront que cette ville ne sera pareille à nulle autre. Construite sur sept collines, dit-on. Sept, chiffre magique. Et sur les collines, pas rien que sur celle-ci, la plus grande où s'est construite la ville, il y a des couvents et des fermes. Et sur les côtes, des cultures, avec de la vigne souvent qui te fournira le vin que tu bois. Le bon vin d'ici, un peu raide parfois, c'est vrai, quand la saison n'a pas connu trop de soleil.

La vie est rude, dans cet ancien temps. Il y a Dieu, il y a la madone, il y a les églises, la foi, tout ce qui va avec, les processions, l'engouement pour ce qui est surchargé, il y a le pape, les évêques, il y a les commandements de l'église. Ils peuvent mourir, ils sont sauvés par avance. Ils peuvent crever au travail. La récompense certaine sera en d'autres lieux. Alors ils peuvent monter des murs du matin au soir, du premier jour de l'année au dernier. Ils peuvent aligner ces pierres génération après génération. Ils sont muretiers, tenez. Ils en ont fait un vrai métier et ils le régissent dans le cadre d'une corporation. Ils sont entre eux. Ils ont des règles desquelles ils ne doivent pas déroger. Ils ont une fierté manifeste à tailler la pierre de manière parfaite puis à faire des murs qui le sont tout autant. Ils les montent certes, pierre par pierre, mais aussi souvent ils les regardent. Ils les touchent. Ils les aiment, quand bien même ils sont souvent aussi leur mort. Ils savent qu'ils subsisteront, qu'ils leur survivront. Qu'ils iront intacts dans ce futur dont ils ne devinent rien tandis qu'eux-mêmes seront tous oubliés.

On parle fort la langue de la région qui est le dialecte. Et l'on se comprend entre gens d'une même culture, même si des mots varient, des intonations différent. L'on se comprend surtout parce qu'on pratique le même métier, tailler et entasser des cailloux. Mais pas de n'importe quelle manière. C'est un art. Il y a l'inclinaison du mur, il y a sa profondeur, y a ces matériaux que l'on entasse derrière. Il y a surtout la manière dont on empile les pierres les unes à côté des autres ou les unes sur les autres, le rapport qu'elles entretiennent entre elles. Un travailleur ordinaire n'y arriverait pas.

Et l'on connaît désormais maintenant les chemins ou les escaliers qui conduisent au pied des murailles ou sur la colline pour redescendre là où s'est achevé l'ouvrage le soir d'avant grâce aux échafaudages. On a ainsi planté des poutres dans les murs dans les trous que l'on y a laissés et sur lesquels on met

des planches très épaisses capables de supporter le poids des hommes et des pierres que l'on hisse avec des machines dont vous n'avez plus idée. Et celles-ci actionnées par de grandes roues que meuvent des chevaux ou des mulets, rarement des hommes pas assez costauds. On est devenu ingénieux, à force de faire des murs. On a appris. On a retenu. On se passe les façons de faire d'une génération à l'autre dans la corporation. Pas qu'il faille tout réinventer chaque année. On gagne ainsi du temps, avec l'expérience. De la si belle pierre. Qu'ils amènent de là-bas avec des chars et des chevaux qui mettent parfois des journées pour venir jusqu'ici. C'est incroyable, le monde que l'on occupe à faire ces murs. Et allez savoir si vraiment ils servent à quelque chose. Mais après tout, quelle importance. L'essentiel n'est-il pas qu'ils soient beaux et qu'ils puissent durer de façon aujourd'hui à pouvoir vous retenir et vous faire parler ?

Il l'avait vue sur l'esplanade du Castello di S. Vigilio. Elle se tenait assise sur un banc, toute vêtue de blanc, non pas cru mais un peu crème. Une beauté simple. Élégante. Elle avait mangé et maintenant elle lisait. De temps en temps elle interrompait sa lecture pour laisser courir son regard sur le grand paysage qu'elle avait sous les yeux, la plaine, derrière la cité, en direction du nord, et puis bientôt déjà les montagnes. On apercevait là-bas sur les pentes des villages, presque des villes, tellement l'agglomération générale devenait tentaculaire qui n'en finirait donc jamais de s'agrandir. Jamais. La ville mangerait tout l'espace et jusqu'au plus haut des collines.

Lorsqu'il redescendit à son tour, par la route étroite et raide de la colline, il vit de belles villas début de siècle avec des poutres apparentes dans la façade. Il les admira, il rêva d'époques passées et de gens différents, que faisaient-ils, comment vivaient-ils ? Il était donc ici comme hors du monde, loin de l'excitation de la cité qu'il allait bientôt retrouver. Il était bien, à l'aise. Il amassait des souvenirs qu'il retrouverait intacts un jour au fond de sa mémoire tandis qu'il ne penserait plus à rejoindre la vieille cité laissée là-bas, très loin, et pour laquelle pourtant son affection n'aurait pas tari. Il sait, lui, qu'on peut aimer à distance.

Il la retrouva en bas qui était descendue par le funiculaire. Elle avait toujours son livre à la main. Elle gardait sa belle silhouette, son charme discret, ce côté distant qu'elle vous a, mais surtout cette grâce qu'elle emmène partout avec elle et qui vous la fait considérer. Mon Dieu, dans la vie, combien de fois l'on pourrait aimer... Et toutes ces vies entrevues que nous ne connaissons pas...

La ville... Alors on irait à la terrasse d'un restaurant où il y a l'ombre de grands arbres pour vous protéger de cette chaleur trop vive de l'été. On commanderait des glaces, des cafés, du thé. On lirait nous aussi. Et l'on verrait l'animation de la ville, car ici, chacun y passe, des touristes, des habitants, des gens d'une provenance inconnue qui achètent le journal au kiosque voisin. On verrait des promeneurs installés sur les bancs de l'autre côté de la route et qui contemplent eux aussi un grand paysage, quoique ici plus limité, ce serait alors

comme une vallée qui commence, plutôt un vallon, parmi lequel on découvre quelques bâtiments avec des cultures autour. En fait un solide restant de campagne aux portes même de la ville, avec une verdure presque excessive dans ses verts profonds si rafraîchissants.

Mais on serait là surtout à regarder les femmes qui passent. On les envierait de se trouver si belles et de pouvoir le montrer. On voudrait soudain être photographe de métier et ne plus s'occuper que d'elles. Que ce soit-là notre unique sujet. Les femmes, les belles, les intrigantes, ces corps superbes qu'elles ont, cette façon magique qu'ont certaines de s'habiller, de se maquiller, de se comporter en public. Cette grâce qu'elles développent alors qu'elles savent qu'on les regarde. Et toutes sont différentes, et c'est ce qui les rend fascinantes. On les regarde et on tente de pénétrer leur vie. On essaie de savoir pour la millièème fois comment elles vivent, le temps qu'elles passent le matin à se préparer, si elles font elles-mêmes leur cuisine, et lesquelles parmi elles étudient encore ? Et que pensent-elles, surtout quand elles sont là pour longer les vieilles rues et qu'elles ont la certitude, visible dans leur démarche soudain plus fière, qu'on les regarde. J'aimerais leurs beaux visages, leur sourire. La forme de leur bouche, la blancheur de leurs dents. Leurs cheveux, ils sont longs, ils sont frisés, ils sont blonds, ils sont noirs, ils ont toutes les nuances du brun, du plus noir au plus roux presque jaune. Leur silhouette avec des seins gros et bien plantés. Mais je ne les suivrais pas. Je les verrais simplement passer qui ne répondraient jamais, d'une façon ou d'une autre, aux questions que je me pose sur elles. C'est le mystère incarné, l'intrigue absolue. Elles sont le passé, le présent et l'avenir. Et elles me fascineraient tant que je ne verrais pas les vitrines, mais rien qu'elles, qui passent devant moi tandis que je vois au-delà d'elles une barrière de métal derrière laquelle est un joli jardin, avec un tronc qui est là depuis des années, presque à portée de main et qui pourrait sans que l'on ne s'en inquiète. Des hommes et des femmes foulent un sol de pavés par milliers, ils font l'animation extraordinaire de cette rue, et là, à moins d'un mètre, dans un jardin où l'on ne voit personne, un tronc pourri sans qu'on ne le déplace, oublié dans une plate-bande, à l'abandon sous un arbre. Mystère de la ville. La maison est au-delà, à vendre. Elle sent elle aussi l'abandon. Une vieille famille on le suppose, en est propriétaire, dépassée par l'ampleur de la tâche à garder un bâtiment intact, tandis qu'il se dégrade, avec trop de volume, des toits trop nombreux, une hauteur trop impressionnante et un jardin trop vaste que lui aussi on abandonne.

On boirait le café. On resterait là des heures sans presque bouger. On ne serait plus qu'un œil et une imagination. Laisser courir ses rêves, un livre ouvert sur la table, sur les gens qui passent, sur le temps qui s'effiloche, sur le ciel dont les nuages grossissent et vous donneront un bel orage ce soir assurément. Il le faut. La campagne est assoiffée après six semaines où il n'a pas plu.

On regardait sur ce livre ancien de près d'un demi-siècle, des photos de la vieille cité parmi lesquelles on s'attendait à découvrir des curés partout, la moitié de celle-ci étant en religion, curés ou nonnes ou sœurs, ou bonnes sœurs, portant le noir ou le gris, allant dans les rues étrangers à la vie ordinaire. Issus des couvents de la région dont il suffisait de tourner les pages pour les découvrir. Ils étaient innombrables, établissements religieux divers, églises, couvents ou séminaires. Ainsi Dieu était partout, dans ce lieu chargé d'histoire, avec plein de curés ou de séminaristes. Ceux-ci, on les voyait même jouer au volley-ball non loin de leurs lieux d'études. Ils voulaient participer quand même à leur manière au monde des vivants mais sans y réussir tout à fait, avec leurs grandes robes noires et leur air trop sérieux. En fait les parloirs que l'on découvrait à l'intérieur de quelques-unes de ces bâtisses à vocation religieuse résumaient leur état, avec comme des ouvertures dans le mur, sans fenêtre et sans vitres, mais avec un double grillage que personne n'aurait jamais su franchir. L'un était en prison tandis que l'autre qui était venu le trouver, un fils ou un frère, restait dans une salle certes froide, mais dont la porte quant à elle au moins ouvrait sur le monde libre, tandis que celui-ci s'en retournerait par d'interminables corridors dans l'une des salles nombreuses ou au réfectoire aux vastes dimensions et au plafond haut mais où jamais tu ne te sentirais chez toi. La chapelle était plus intime, avec ses bancs de bois usés là où l'on s'agenouille, avec des fresques peintes aux murs, en plus des décorations ici étrangement fantaisistes, avec des fleurs et des feuilles entrelacées, et un christ immense, statue hyperréaliste clouée sur une grande croix de bois. En poursuivant la visite, si cela eut été possible, on aurait rencontré des pièces nombreuses, une salle étrange par exemple, avec un immense meuble en plein milieu, mais surtout, qui te retiennent, des fresques pieuses au mur en forme de demi-cercle. Une passion quelconque. Règne donc ici cette ambiance étrange, pétrifiée, hors du temps et du monde, où l'affliction est la règle première, la pénitence une bénédiction, la souffrance une nécessité et un mode de vivre. On ne rit guère au royaume de Dieu

Ailleurs était un couvent de femmes. Celles-ci erraient elles aussi dans des corridors immenses, parmi une promenade couvertes dont les arcades laissaient découvrir le jardin intérieur, avec une fontaine au milieu. Puis elles se tenaient bientôt toutes dans une chapelle de plus vastes dimensions, assises sur des stèles de bois accolées les unes autres dont elles avaient chacune une place attribuée. Vastes robe noire, collerette blanche, fichu noir sur la tête, toutes pareilles, rigoureusement, une seule avec une croix de bois. Et elles priaient. Et on n'imaginait pas ce qu'elles pouvaient penser, le Christ, la vierge Marie, des choses qui ne sauraient exister que dans leur imagination que l'on activait de la première heure de la journée à la dernière. Ce n'était pas l'enchantement de la religion, c'était le bourrage de crâne, la main mise sur leur corps et leur esprit et en vain, les journées se suivent et se ressemblent trop. Mais peut-être qu'il reste quand même une heure dans la journée, une heure seulement, pour être seule,

pour se retrouver quelque part dans l'immense bâtisse ou dans ses jardins, faisant semblant de prier un livre à la main, mais pensant en réalité à la famille que l'on laisse derrière soit, et jolie encore, à cette vie que l'on aurait pu avoir si l'on avait su. Mais quelle fut cette tentation pernicieuse, mais quels désirs de se surpasser ou de se mourir, firent-ils que l'on vint s'engloutir ici, à peine arrivé presque déjà mort au monde des vivants ?

Et le soir, après tant et tant de prières, à vous en rendre parfois malade, véritablement saturé, on retrouvait sa chambre. C'était pour chacune de celles d'ici une pièce relativement spacieuse mais nue, seule une arche était contre le mur permettant d'y mettre la literie, tandis que la couche se trouvait au milieu, avec un ciel de lit en bois sur le panneau duquel on avait encore trouvé moyen d'y peindre une scène religieuse. Austérité en tout, nudité, une croix sur le meuble qui sert de table de nuit. Le sol de grosses catelles de terre cuite, lissées par les décennies ou les siècles, on ne sait plus le temps en ces lieux, lustrées devrait-on dire, qui brillent de ce qu'on les cire souvent, jointes sans espace, en épi, et non pas parallèles. Mais que va-t-on donc devenir, dans un endroit tel que celui-ci, quelle vie nous restera-t-il, où est l'avenir puisque le temps n'existe plus et que l'on s'est placé hors du monde que l'on ne pourra plus jamais retrouver. Ô misère.

On découvrait dans cette même bâtisse des pièces immenses qui servaient d'antichambre. On s'y promenait souvent un livre de prière à la main. Le plafond était fait de longues poutres serrées, c'est-à-dire avec peu de distance entre elles. Les murs étaient de chaux, blancs, avec seules deux bandes peintes d'un rouge grenat délavé dans le bas, au niveau des catelles, et dans le haut, juste sous le plafond. Des catelles aussi posées en épi, mais ici moins lisses, plutôt usées, avec des manques dans les coins, et un espace entre elle non jointé. Certaines mêmes étaient plus basses que d'autres qui vous faisaient comme des trous dans le sol et où l'on avait peine à marcher. Et l'antichambre où ainsi l'on pouvait se tordre les pieds si l'on n'y prenait garde, était éclairée par de vastes fenêtres donnant sur une rue peu peuplée. On aime la discrétion dans ces bâtisses et dans ce genre de vie que l'on y mène. On en arrive ainsi parfois, non pas jusqu'à murer carrément les fenêtres, mais jusqu'à les obstruer de gros caissons de bois qui ne vous permettent plus de découvrir qu'une étroite bande de ciel dans le haut. Non, plus rien de la rue ou d'une maison qui serait en face. On ne doit pas nous voir, on ne doit surtout rien deviner de la vie ordinaire. On s'est dévoué à Dieu, à Jésus, aux saints, à la vierge, à mille autres divinités, mais non pas aux hommes qui vivent dans le péché. Mais on étouffe, mais on brise les fenêtres, on arrache les barreaux, on saute dans la rue, on se dépouille de ses oripeaux, on en trouve d'autres soudain plus à notre goût et quoique ordinaires, on court dans la cité haute, on retrouve la foule de l'été, on se lance dans la campagne, on suit des chemins, il y a le soleil au dessus de nous, il y a les nuages, il y a la liberté, il n'y aura plus jamais Dieu... Mais on ne fait rien. On préfère pour finir hurler de folie dans ces corridors trop vastes, se rouler par

terre, se laisser ensorceler jusqu'à en perdre la raison et qu'il faille nous exorciser...

On aime ces rues grises par temps de brouillard, ces arcades, ces dessous d'immeubles où l'on marche. On aime les promenades parmi les enceintes, avec des arbres et des feuilles mortes, et toujours ce brouillard à l'automne. Ce n'est pas sinistre, un peu triste peut-être. On voit de cet endroit, si le brouillard se lève quelque peu, la ville du bas qui ne nous intéresse pas. L'avenue principale au bout de laquelle est la gare, le flot des voitures, on est mieux ici où plus que celles-ci les piétons vraiment animent les rues étroites. Des façades sont de chaux, décrépite souvent, avec des grillages aux fenêtres et si hautes celles-ci soient-elles. On voit même parfois des fresques peintes sur les murs. Passent de vieilles dames un sac de commission à la main, en noir, tristes, portant le poids du monde, un foulard noir lui aussi sur la tête. Elles marchent sur les dalles de pierres et non sur les pavés ronds sur lesquels on ne se déplace pas bien. Alors pourquoi en mettent-ils ? Pour les voitures, les rares qui se risquent ici et dont on voit les traces dans la neige l'hiver. Mon Dieu, combien de façades décrépite, avec des fenêtres au milieu d'immenses surfaces de murs et qui donnent à l'intérieur on ne sait sur quelles pièces. Tout est mystérieux vu du dehors. On s'intrigue de ces maisons en lesquelles on ne pénétrera jamais. On devine des vies qui ne sont pas forcément heureuses. Bergame n'est pas apparemment une ville gaie. Elle porte le poids de son passé, on n'y gagne pas toujours sa vie de manière aisée. Et par là, passent aussi les élèves qui reviennent de l'école. Ils ne sont pas différents en ville à ce qu'ils sont à la campagne. Même sac sur le dos, même tenue vestimentaire, même simplicité dans les manières. Du soleil a réussi à se couler dans cette ruelle où l'ombre d'une vieille se porte sur les dalles de pierre, mais peut-être qu'ici il s'agit d'une sœur déjà âgée, ce qu'il ne faudra pas faire pour être heureuse. Tandis qu'un second groupe d'élèves, des livres sur les bras, avancent et rejoignent les premières pressées de rentrer à la maison.

Rues plus tristes encore quand passe, collé presque contre la haute façade des bâtiments dont le bas est à recrépir toujours, la ville vieillit semble-t-il sans qu'on s'en préoccupe, un groupe de séminaristes tout en noir habillés. Ou vont-ils, ces pauvres types, ces préoccupés du destin de l'homme, ces souffreteux de la vie qui ne la voient pas, non la figurée mais la vraie, avec l'amour de la femme quand l'on est homme, et l'amour de l'homme quand on est femme. Et les enfants ? Et la maison ? Et le métier, et la vie, semaine et dimanche, promenade, nourriture, un coup de rouge et c'est parti pour l'exaltation ?

Et pourtant on aime cette ville d'arcades de toutes sortes, qu'elles soient celles de portes ou celles des assises des bâtisses sous lesquelles on passe et se réfugie quand il pleut. Voilà le facteur, voilà un petit bistrot du coin, juste un verre, en passant, et voilà encore, parce que nous sommes au cœur de l'hiver, la neige sur la ville haute. Elle a recouvert les toits, on ne fait plus que deviner les

tuiles, romaines, de longues bandes vont ainsi du faite aux chenaux, et s'il fait soleil, on entendra bientôt celles-ci glouglouter et vite le toit retrouvera ses belles couleurs de tuiles rouges ou dorées. La grande tour carrée est là parmi ces toits, en quelque sorte trop haute et sans aucune recherche architecturale. Il se trouve même qu'elle enlaidit la ville, vue de loin, dominant le reste des toits et des clochers. La neige et puis bientôt la pluie. Tout est noir et gris, sauf cette façade rose, là-bas, qu'un rayon de soleil illumine. L'une de ces vieilles innombrables, comme si la cité n'abritait qu'elles, a déployé un parapluie et rejoint sa maison. Elle est là, maintenant, elle passe près des tas de la neige que l'on a pelée. Elle arrive en face de sa maison. Son appartement est au deuxième étage. On voit une vieille fenêtre sans volets au devant de laquelle pendent deux ou trois linges qui maintenant sèchent au soleil. Le ciel a retrouvé son bleu lumineux et doux. Tandis que tout à l'heure il neigeait encore à gros flocons et que celle-ci entravait le trafic, et c'est tant mieux, qu'il aille ailleurs et laisse marcher à sa guise une population dans les petites rues, et regarder et voir, et s'imprégner de la ville, et la comprendre, et la faire sienne, qu'elle ne la quitte plus. Et si vous n'êtes pas d'ici, que vous pourriez aimer comme si vous y étiez né et qu'elle vous ait toujours appartenu.

Et le soleil se couchait sur la vieille cité. On voyait encore du sommet d'un bâtiment les tuiles les toits voisins sur lesquelles se dressaient les antennes de télévision, et puis là-bas, dans une brume un peu grise, le soleil se couchait, tout rond, tout jaune et rouge tandis que l'on pouvait apercevoir dominant le tout, un haut clocher sur lequel se tenait un guerrier brandissant un drapeau. C'était épique, historique, un peu hors du temps, à cause de cette brume qui adoucissait les contours à distance. C'était le crépuscule déjà tandis qu'on n'avait rien vu encore de la vieille cité et qu'il y restait tout à découvrir. On voulait toutes les connaître, les rues, mais non en passant une seule fois, dans leur intimité, que chacune des bâtisses nous soit familière, que l'on puisse se souvenir à distance de chaque parcelle de mur qui serait décrépite, de chaque fresque, des odeurs aussi que l'on découvre parfois et qui vous gênent, peu ragoûtantes.

Et tous ces bâtiments, s'estompaient donc dans cette brume et dans le crépuscule. Ils avaient été, ils devenaient fantômes avec un arrière fond parfaitement gris. Et bientôt ils disparaîtraient dans la nuit pour n'offrir plus que par ci par là, une lumière, un dernier falot qui fera que l'obscurité ne sera jamais complète. Plus de bruit, qu'une conversation d'homme au coin d'un pâté de maison, qu'une dernière voiture qui passe. Et c'est fini, la ville s'endort.

Comme ce dernier soleil, il avait doré les vieux murs, et les façades des bâtisses et fait reluire les vieilles tuiles sur lesquelles il vaut mieux ne pas marcher. Elles cassent si facilement.

Parfois en hiver, au loin, on voyait les énormes montagnes toutes blanches, comme si nous avions été ici au cœur des Alpes, alors que nous n'en étions qu'à l'extérieur, au terme de la vaste plaine. Les montagnes toutes blanches à l'horizon, devant elles, la ville, avec ses centaines de toits, avec ses clochers,

avec des maisons hautes avec des fenêtres en arcades ou toutes simples. La plaine où nous étions et qui nous permettait de déceler ce prodigieux paysage n'était quant à elle plus prise depuis longtemps par l'hiver. On y découvrait des champs parfaitement verts tandis que ces dernières neiges blanchissaient les montagnes qui allaient les perdre très vite par un soleil déjà haut et chaud.

Nous avons contourné la ville, nous avons retrouvé, et c'était maintenant l'été, l'un de ces vallons que l'on découvre au porte même de la vieille cité, mais plutôt sur son versant nord. Un ruisseau coulait dans le fond de l'un d'eux qui était comme une vraie tranche de campagne, une route, une porte pour entrer dans la ville, et puis ces arbres dans le bord des champs au milieu desquels on voyait des tas d'herbe qu'un paysan avait faits en vue de les emmener bientôt avec son char et son cheval. Là aussi l'herbe était d'un vert profond, d'un vert presque mousseux, et l'on découvrait aussi des arbres fruitiers sur les pentes les plus vives et même de la vigne, mais quelques sarments seulement, et non des surfaces pleines qui demanderaient des jours et des jours pour que l'on s'en occupe. Ça sentait bon l'herbe que l'on vient de couper.

Et quand l'orage éclata, le ciel devint si noir qu'il fit presque nuit, alors même que nous étions en plein milieu du jour. Cette noirceur était inquiétante qui allait nous emporter avec elle. Alors un éclair zébra le ciel, et puis deux, et puis trois. Et il y avait ce tonnerre et la foudre, si intense, qu'ils allaient nous rayer de la carte des vivants tandis que l'orage tomba soudain sur la ville qu'il inonda. Les lumières s'allumèrent. Et ces éclairs qu'il y avait surtout au-delà de la ville constituaient une lueur gigantesque qui semblait l'embraser. On voyait les cloches se profiler dans leurs cages grâce à ces lueurs terrifiantes. Qu'il aurait fallu sonner pour que Dieu nous rassure. Que l'on puisse croire que ces forces si énormes puissent passer pour nous offrir bientôt la ville telle qu'on la connaît d'ordinaire et qui ne nous fait jamais peur.

Nous avons pénétré dans les églises. Nous avons pu voir le luxe insensé d'un style baroque, qui n'avait été là que pour impressionner les foules, lui faire croire à la volupté de sa condition. Nous avons découvert des statues dont les visages étaient anxieux. Ils sortaient tous de l'église puisque aujourd'hui nous étions dimanche. Ils étaient bien habillés, les hommes, les femmes et même les enfants. Ils avaient cru à ce qu'ils avaient entendu. Ils ne remettaient rien en cause. Ils ne s'interrogeaient pas sur leur propre cité qu'ils avaient toujours vue telle qu'elle se présentait. Ils ne pouvaient ainsi croire qu'elle avait un passé immense en lequel avaient vécu des dizaines de générations et qu'eux-mêmes n'en était qu'une parmi tant d'autres.

On vit bientôt les petites filles tourner autour du bassin circulaire de la place, se mouiller, se courater, se trouver jolie dans leurs jupes bouffantes dont beaucoup étaient bleu clair. Elles avaient toutes des chaussettes blanches, et même les garçons en portaient quand ils étaient en pantalons courts. C'était un dimanche, après la messe ou le catéchisme. Un moment de repos, de détente. On

ne vous poursuit plus. On vous laisse tranquille. Vous avez fait ce que l'on avait attendu de vous.

On vit aussi deux amoureux sous le portico dello Palazzo della ragione. Ils étaient en plein soleil. Celui-ci jouait sur les cheveux de la jeune fille tandis que de lui, son galant, on n'apercevait que le dos et il lui parlait. Et elle, elle était là qui l'écoutait, toute auréolée de lumière. L'aimait-il autant qu'il le lui disait ?

On se tint longtemps sous le même portique, à admirer les arcades derrière lesquelles, malgré le gris, on voyait jouer le soleil. On ne percevait rien, rien que du blanc et du gris, car cette lumière vous éblouissait. Les arcades étaient portées par des colonnes gigantesques. Et le tout de ce bâtiment rappelait étrangement Venise.

Toutes les journées qu'il avait vécues ailleurs, depuis qu'il était né, elles avaient aussi passé sur la vieille cité. Avec une aube et un crépuscule. Toutes ces journées et sans qu'il n'en manque aucune. Cela l'intriguait, que le temps soit le même pour tous les hommes, où qu'ils soient, que pas un, que par un endroit ne puisse se mettre hors du temps. On vit tous le même temps. C'était une constatation d'une simplicité enfantine et pourtant elle le surprenait. Comme s'il y avait un temps en fonction de ce que l'on vit, de ce qu'on découvre. Comme s'il y avait un temps différent pour les cités et pour la campagne. Le temps de Venise, se disait-il, et qui n'est pas le même que le temps de Bergame qu'il avait quittée en se pensant qu'il ne pouvait faire qu'y revenir, et plus souvent, et pour des périodes plus longues encore...